

Rameau se faisait fort de mettre en musique la *Gazette de Leipzig*: M. Gewaert [Gevaert] vient d'accomplir un tour de force tout aussi surprenant, en écrivant sur le libretto des *Lavandières de Santarem* une partition des plus remarquables.

Pourquoi ce titre: *Les Lavandières de Santarem*? On ne le sait. Le comte de Casilhas cherche partout une jeune fille dont le portrait a fait sur le roi la plus vive impression. Il en reconnaît l'original dans Margarida, jeune lavandière, et l'enlève. Le soldat Manoel, amant de la jeune fille, abandonne son régiment et court la défendre contre les entreprises du roi, qui le fait jeter en prison. Heureusement, Margarida se trouve être la fille du duc d'Aguilar. On sollicite la grâce de Manoël: le roi l'accorde. Mais Manoël va être condamné comme déserteur, lorsque l'arrivée inattendue de son régiment le sauve une seconde fois. Son jeune colonel, un enfant, voulait à toute force conduire ses soldats au combat; c'est pour l'en empêcher que le roi donne au régiment l'ordre de revenir.

L'ouverture est ce qu'il y a de plus faible dans cet ouvrage. Les motifs, tirés tous de l'opéra, sont assurément fort beaux, mais sont tout bonnement cousus les uns aux autres, sans aucun plan et comme au hasard. Après un chœur de soldats d'une facture distinguée, et un air de ténor d'une mélodie très-élégante, vient un chœur de lavandières en style imitatif du plus heureux effet; puis une chanson à deux voix fort bien chantée par M^{mes} D. Lauters et Bourgeois. Ce morceau, accompagné par le chœur et les castagnettes, est un des plus jolis de la partition.

Vient ensuite une marche militaire chantée par M^{lle} Girard (le colonel don Luiz). Le motif du refrain est plein de vigueur et de franchise; il revient souvent dans la pièce et domine déjà dans l'ouverture.

Dans le trio suivant, une phrase vraiment délicieuse se promène dans l'orchestre, ramenée fréquemment par de piquantes modulations. Puis un très-joli six-huit d'un mouvement animé; et enfin un deux-temps plus vif encore. Nous connaissons peu de trios qui soient à la hauteur de celui-là.

Le duo de Manoël et Margarida renferme des couplets en mode mineur: *A la cour*, qui ont été chaleureusement applaudis.

L'espèce de *gruppetto* que les violoncelles dont entendre sur la dominante dans le dernier motif, est d'un fort bel effet.

Hâtons-nous de réparer un grave oubli: nous avons omis les couplets de Margarida: *J'ai des amis, j'ai des compagnes*, une des choses les plus remarquables de cet acte, qui est, lui-même, le plus remarquable des trois. // 626 // Il se termine par la reprise, en chœur, de la marche, dont les derniers se perdent dans le lointain.

Le deuxième commence par un chœur d'une mélodie un peu contournée, mais dont la terminaison *pianissimo* est fort belle.

En général, nous aimons peu les airs destinés uniquement à faire briller le chanteur. Celui que chante ici M^{me} Lauters, et dans lequel elle déploie une voix d'une étendue peu commune, est bien un des plus mauvais que nous ayons entendus. D'ailleurs, il n'est pas du tout en situation. On ferait bien, M^{me} Lauters dût-elle s'en plaindre, d'en supprimer au moins l'*allegro*.

Le défaut d'espace nous oblige à analyser le reste le plus rapidement possible.

Après un beau chœur de chasseurs, vient un ballet dont tous les airs sont ravissants. Le motif de hautbois qui accompagne le pas du danseur paraît appartenir à la tonalité du moyen-âge, ce qui lui donne une physionomie fort originale.

Citons, dans le trio suivant, les couplets de Margarida: *Voilà ce que je dirais, moi*; puis une belle et énergique péroraison; l'air de Pablo accompagné par des notes de cor qui ont l'intention d'imiter les aboiements des chiens, un beau quatuor et un vigoureux final.

Au troisième acte, un joli duo entre Térésa et don Luiz; une mélodie chantée par M^{me} Lauters, assez belle, mais d'un style trop tourmenté; dans le quatuor, un charmant passage avec accompagnement de cloche, que nous aurions bien désiré entendre une seconde fois; le duo de Margarida et Manoël, puis encore (*crescendo*, cette fois) la marche militaire, dont le refrain termine la pièce.

Après avoir entendu cette partition, il ne faut pas être un grand prophète pour prédire à M. Gewaert [Gevaert] une belle carrière musicale.

Le rôle de Margarida est remarquablement chanté par M^{me} Lauters: elle a fait quelque progrès comme comédienne. Dulaurens s'est fait applaudir dans celui de Manoël. M^{lle} Girard persiste dans son chevrottement, et c'est dommage. Les autres rôles, d'une importance tout à fait secondaire, sont remplis convenablement par Grignon, Legrand et M^{lle} Bourgeois. Prilleux est un Pablo très-amusant. Quelle singulière voix que celle de Marchot!

L'association des sociétés chorales fondée par M. Delaporte a donné, le premier dimanche de ce mois, dans la salle Barthélémy, un concert dont nous rendons compte prochainement.

LA REVUE DE PARIS, 15 novembre 1855, pp. 625-626.

Journal Title:	REVUE DE PARIS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	15 November 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	None
Year:	None
Series:	None
Issue:	Octobre-Novembre 1855
Livraison:	15 Novembre 1855
Pagination:	625-626
Title of Article:	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE
Subtitle of Article:	REVUE MUSICALE – Théâtre-Lyrique: <i>Les Lavandières de Santarem</i> , paroles de MM. Dennery et Grangé, musique de M. Gewaert [Gevaert].
Signature:	L. GIRARD
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None